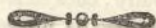


# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ET MOI AUSSI J'AI ÉTÉ SECRÉTAIRE INTIME, par le comte d'ARPEMENTIGNY (2<sup>e</sup> partie). — UNE DANSE DE BOHÉMIENS, par madame LOUISE COLET. — POÉSIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il y a pour la jeune fille riche et belle qui se marie un moment de curiosité enfantine, et de touchante coquetterie qui charme tous ceux qui l'entourent : c'est l'heure où elle ouvre, rougissante sous les yeux de sa mère, la corbeille renfermant les cadeaux de celui dont elle sera la femme.

On étale sur des tables élégantes en bois de citronnier ou d'ébène, ou en bois de chêne sculpté par Krieger, les châles de l'Inde achetés au *Persan* ou dans les riches salons de *la Ville de Paris*, le voile de point d'Angleterre de chez Violart, les fleurs et les plumes de madame Tilman, les riches écrans de Froment-Meurice, les magnifiques cassettes remplies de flacons d'essence de chez Guerlain ; la jeune fille ravie touche à tout, drapant les tissus de cachemire sur ses épaules, jette le voile autour de sa tête, pose le bouquet d'orange à sa ceinture, agrafe le bracelet de pierreries à son poignet, et répand sur ses petites mains un parfum oriental. Sa mère la contemple et l'embrasse, puis ouvrant une de ces grandes armoires en bois de noyer aussi amples, aussi solides que celles qui servaient à nos aïeules, mais dont les rinceaux, élégamment sculptés, sont couverts de fleurs, de fruits, de têtes d'animaux ou de chimères, comme dans ces meubles du moyen âge que Krieger excelle à imiter, — Regarde, dit la mère avec un fin sourire, mon trousseau a aussi son prix. Que tu seras jolie avec ces peignoirs blancs, ces camisoles et ces bonnets de nuit ! La jeune fille abandonne le cachemire, les bijoux et les parfums, et vient examiner en détail son magnifique trousseau confectionné par la maison Daniel Deray, à la *Couronne royale*, dans

le faubourg Saint-Germain. Ce sont d'abord les piles de chemises en batiste ou en fine toile de Hollande ; les poignets des petites manches très-courtes et presque plates sont formés par un entre-deux brodé, au bas duquel est froncée une dentelle valenciennes ; cette garniture se répète autour de la gorge. Pour les chemises en batiste, la valenciennes est plus haute et d'un réseau plus fin et se pose aussi au pied de l'ourlet, au bas de la chemise. — Puis viennent les jupons de souple jaconas : les uns brodés jusqu'aux genoux de ces merveilleuses broderies anglaises percées à jour comme de la guipure ; d'autres, au bord d'une infinité de petits plis, ont une riche dentelle valenciennes ; puis voici les pyramides de mouchoirs artistement pliés et unis ensemble par des faveurs roses, bleues et vertes : ce sont d'abord les mouchoirs de bal : les uns avec entourage de point de Bruxelles, les plus nouveaux brodés à camées, comme les cols et les manches dont nous avons dit un mot dans notre dernier bulletin. Inventées par la maison Daniel Deray, les broderies à camées sont en lingerie une hardiesse charmante, une sorte d'imitation de l'orfèvrerie. Nous allons essayer d'en donner une idée bien nette à celles de nos lectrices qui voudraient exécuter elles-mêmes ce travail presque aérien. On brode d'abord sur des morceaux de mousseline de forme ovale ou ronde soit une fleur, soit une rosace, soit le fragment d'une grecque ; on coud ensuite autour du rond ou de l'ovale un entre-deux de valenciennes figurant pour ainsi dire l'or ouvragé qui sert de monture aux camées, puis on unit soit au bas des manches, soit au bord des cols, soit autour des mouchoirs ces médaillons ensemble, et on les garnit d'une petite dentelle valenciennes froncée, qui simule l'or guilloché des bijoux. Rien n'est joli et nouveau comme cet ornement de lingerie, qu'on peut faire plus ou moins riche, suivant la grandeur du camée, la hauteur et la finesse de la valenciennes.

Mais poursuivons l'énumération de ce trousseau de duchesse : après les mouchoirs de bal, voici ceux plus simples où les chiffres et la couronne sont brodés dans un angle ; de hautes valenciennes les entourent ; puis ce sont les mouchoirs du matin, en batiste très-fine avec un ourlet mat et toujours l'écusson dans un des coins. Les camisoles et les bonnets de nuit s'étalent par douzaines à côté des mouchoirs : voici des camisoles où une délicate broderie au plumetis circule en guir-



lande autour du col, des manches, sur la poitrine et au bas des pans; un feston épais clôt la broderie; en voici d'autres où l'entre-deux de valenciennes est encadré par deux ourlets, et où se joue au pied de l'ourlet du bord une dentelle de valenciennes du même dessin que l'entre-deux. Les bonnets de nuit sont assortis aux camisoles; la valenciennes y domine, quelques-uns pourtant, destinés aux accouchées, sont en mousseline brodée doublés de soie blanche et garnis de dentelle de Bruxelles. Au-dessus des camisoles et des bonnets de nuit, sur une planche à part de la vaste armoire, s'étaient dans toute leur longueur les élégants peignoirs du matin: les uns en percale brodée, les autres en brillantine très-fine, garnis de valenciennes ou de malines, les plus élégants en mousseline avec la nouvelle bordure à camées et des nœuds de ruban blanc aux manches pareil au large ruban qui serre la coulisse de la taille. Au-dessus des peignoirs, voici dans de jolis cartons de papier blanc moiré à bordure d'or les objets de lingerie plus délicats, des manchettes et des manches dans toutes leurs diversités; manches à revers, manches à poignets, manches à volants, manches à pans déchiquetés comme les basques espagnoles; la dentelle, depuis la valenciennes jusqu'au point d'Angleterre, compose les garnitures de ces manches variées; les nœuds de ruban blanc relèvent vers le bas les plus riches; quelques-unes sont toutes couvertes de ces merveilleuses broderies de Nancy, aussi riches, aussi coûteuses que la dentelle. A côté des manches, voici les chemisettes: en jaconas, en batiste, en tulle, en mousseline; puis les guimpes, puis les fichus dits à la Vierge, puis les fichus rabattus à col et tout brodés ou ornés de garniture de dentelle sur la poitrine. Dans un trousseau luxueux comme celui que nous décrivons, il se trouve toujours dans les fichus de tout genre des garnitures qui assortissent celles des manches et même celles des mouchoirs destinés à faire partie de la même toilette. Dans d'autres cartons sont les canezous et les mantelets d'été, peu nombreux à cause du changement rapide de la mode. Enfin, comme couronnement du splendide trousseau, les bonnets du matin se dressent sur des champignons en bois de rose, depuis le bonnet à longues barbes qu'on croise sous le menton les jours de rhume et qui voile presque tous les cheveux, jusqu'au petit bonnet dégagé qu'on jette en arrière de la tête et qui laisse à découvert les boucles ou les bandeaux encore défaits par le sommeil. Elles sourient toutes au regard, ces charmantes coiffures du déshabillé: les unes avec des rubans mêlés aux dentelles, les autres en tulle diaphane dont les bouillons froncés menu ressemblent à une eau qui se ride; d'autres enfin formés d'une seule dentelle, espèce de fanchon très-riche en point de Bruxelles, et pour les trousseaux princiers en point d'Angleterre. Après cette nomenclature, nos lectrices comprendront l'absorption de la jeune fille à qui ce riche trousseau était destiné. — La maison Daniel Deroy confectionne tous les trousseaux

des grandes familles du faubourg Saint-Germain, et c'est aussi dans ses riches magasins qu'on trouve les plus attrayantes layettes. Nous décrirons prochainement ces objets de toilette du nouveau-né que sa mère se plaît à parer, tout vagissant encore, avec autant d'amour et d'orgueil qu'elle parera plus tard une fille jeune et belle pour la conduire à l'autel.

Les bals continuent, les toilettes varient peu; celles dont nous avons parlé la semaine dernière sont toujours à l'ordre du jour. Quelques modifications s'introduisent dans les coiffures à bandeaux retroussés. Au bal donné au Palais-Royal par le roi Jérôme pour l'anniversaire du mariage de l'empereur, l'impératrice avait une grande boucle, dite repentir, partant du bandeau retroussé vers l'oreille et se jouant en spirale sur l'épaule.

Les robes de velours ne se montrent presque plus dans les salons aux réunions du soir, mais elles sont bien portées au théâtre; elles se font plates, à corsage décolleté orné d'agrafes de pierreries; avec ces corsages la chemisette en dentelle sied mieux que la berthe. Les femmes qui ne sont plus jeunes portent à l'Opéra les robes de velours et de moire antique à corsage montant, et pour coiffure les élégants bonnets des demoiselles Romain. Le turban, si goûté sous le premier empire, semble à jamais proscrit, et madame de Staël reparaissant aujourd'hui avec le fameux turban qui la couronne dans son portrait peint par Gérard ferait froncer le sourcil à nos élégantes.

Un des jolis bals de la semaine, celui qui a rassemblé le plus de frais visages et de fraîches toilettes, a été le bal de M. Lévi, le célèbre professeur du cours pour les jeunes filles; il a fait danser ses écolières dans les beaux salons où il les enseigne; c'était plaisir à voir les tourbillons de gaze bleue, blanche et rose comme ces nuages d'un ciel éclatant où quelques peintres d'Italie se plaisaient à grouper des têtes d'anges. Parmi ces trois cents jeunes filles qui dansaient chez M. Lévi l'autre soir, plus d'une avait cette beauté rayonnante qui rejaillit pour ainsi dire en éclat sur la plus simple parure; beaucoup avaient fait de leurs jolis doigts ces robes d'organdi, de tulle ou de mousseline qu'elles embellissaient, et la maison Daniel Deroy s'était vue durant plusieurs jours comme assiégée par l'essaim des jeunes acheteuses.

Les enfants ont aussi leur fête; nous parlerons dans notre prochain bulletin d'un bal d'enfants, et nous nous plairons à décrire de ravissantes toilettes de petits garçons et de petites filles sorties des ateliers de madame Leroy.

Par les temps brumeux et mous nous ne saurions trop recommander à nos lectrices les essences de Fa-guer Laboulée. C'est dans cette maison qu'on trouve les blancs et les rouges perfectionnés sans carbonate de plomb et de chaux, lissant la peau, lui rendant son éclat et ne pouvant produire aucun des inconvénients qu'un journal de médecine signale en ces termes :



« Le fard est une poussière fine composée de carbonate de plomb et de chaux, douce et onctueuse au toucher et adhérant facilement à la peau; mais le plomb, absorbé par cette dernière, peut avoir une action délétère. Le docteur Fiévée a fait connaître à ce sujet, à l'Académie des sciences, le fait suivant :

» Madame V..., artiste du Théâtre-Français, faisait depuis un grand nombre d'années un usage immodéré du blanc de fard. La peau de son visage était altérée dans sa texture et dans son expression; toute la surface de son corps était frappée d'insensibilité. Les digestions étaient pénibles, la chylification incomplète, la nutrition arrêtée, etc. Des accès de fièvre insolite apparaissaient, et à ces accès succédaient des phénomènes de perturbations nerveuses générales.

» M. Fiévée, après beaucoup d'hésitations, diagnostiqua un empoisonnement général de l'économie par le plomb. Il fit aussitôt commencer un traitement énergique, et, voulant remédier aussi à l'altération du teint, il commença par provoquer une rubéfaction de toute la peau du visage à l'aide d'onctions fréquentes et prolongées faites avec une pommade de Baréges.

» Mais, par suite des réactions entre le soufre de la pommade et le plomb interposé dans l'épaisseur du derme, toute la surface de la peau devint noire, horriblement noire. Il a fallu quatre mois d'une médication longue, laborieuse, traversée par de nombreuses périodes, pour faire reprendre à la peau de l'infortunée malade la vivacité et l'éclat de ses jeunes années. »

Certes, une pareille aventure doit faire comprendre à nos lectrices toute l'importance d'un blanc garanti comme l'est celui de Faguer-Laboulée.

Nous consacrerons, un jour, tout un article à ce grand art de la parfumerie; nous nous étendrons aussi sur les variétés de la chaussure, ce détail caractéristique du rang et de l'élégance d'une femme.

Par une belle journée, nous entraînerons nos lectrices dans le faubourg Saint-Antoine, et nous leur ferons admirer et choisir un de ces beaux meubles que Krieger exécute en artiste : rien de fouillé comme ses bibliothèques à plintes sculptées, et dont les portes ont pour encadrement, autour des vitres, un feuillage de volubilis où se cachent des nids d'oiseaux. Chaque femme qui se plaît à lire devrait avoir dans son parloir une de ces belles armoires à livres, et la remplir d'un choix de bons livres anciens et modernes. La mode pour nos lectrices ne consiste pas seulement, nous en sommes certaine, dans la coupe d'une robe ou la forme d'un chapeau, elles sont curieuses de connaître aussi les nouveautés dans les arts et la littérature : nous les conduirons donc tour à tour dans les ateliers de nos grands artistes qui préparent des merveilles pour l'Exposition universelle de 1855; nous leur indiquerons les livres nouveaux qui paraissent dans les quatre librairies de Paris les plus en renom; nous leur dirons : — A la *Librairie nouvelle*, achetez les romans de Champfleury, ceux

d'Alexandre Dumas fils, les poésies nouvelles de madame Louise Colet et son poème de *la Femme*, les poèmes antiques de M. Leconte de Lisle et la *Graziella* de M. de Lamartine; — à la librairie Lévy, les nouvelles de Murger et les derniers romans de madame George Sand; dans les riches magasins que les frères Garnier viennent d'ouvrir dans le faubourg Saint-Germain, prenez en passant les *Causeries du lundi* de M. Sainte-Beuve; en allant un jeudi visiter l'hôtel de Cluny, arrêtez-vous dans le vaste établissement de M. Hachette, vous verrez là réunie cette nombreuse *Bibliothèque des chemins de fer*, dont quelques volumes épars vous ont charmées en voyage, et vous voudrez placer auprès de vos livres préférés les romans, les voyages, et le choix parfait de traductions d'œuvres étrangères annoncés dans le catalogue de M. Hachette.

### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe de velours épinglé gris ornée de trois grands biais en peluche cerise; corsage à basque bordé de même. — Fichu à la Vierge et manches en valenciennes. — Nœud de velours épinglé dans les cheveux.

*Seconde toilette.* — Robe de taffetas; volants et basque du corsage garnis de nattes de plumes. — Fichu de mousseline à col en point d'Angleterre; aux manches, point d'Angleterre du même dessin que le col. — Bonnet d'une dentelle assortie avec de petites plumes roses frisées.

Fauteuil en damas de soie blanc à écusson; bois sculpté par Krieger.

### ET MOI AUSSI J'AI ÉTÉ SECRÉTAIRE INTIME.

NOUVELLE.

(SUITE.)

— Je le crois, mais un bon conseil ne me serait pas inutile.

Germain me regarda en dessous.

— Nous verrons, nous verrons, me répondit-il; mais à mon tour puis-je vous demander pourquoi M. le duc, qui jusqu'ici s'est bien passé d'un secrétaire, s'est tout à coup décidé à en prendre un?

— Que voulez-vous, Germain, M. le duc étant l'intime ami du roi, d'un jour à l'autre il peut devenir ministre, et...

— Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il se flatte de cette espérance, mais... — Il hocha la tête.



— Mais quoi? achevez.

— Eh bien! pour être ministre, il est trop gras et il aime trop ses aises.

Ce maraud était de l'avis de César : *large panse, étroite cervelle*. Je le regardai en face et lui dis : — Vous êtes hardi, maître Germain.

Il allait me répondre quand la porte, brusquement poussée, s'ouvrit devant M. le duc.

Pour le coup, je ne l'attendais pas sitôt. J'allais me lever, il me prévint : — Restez, restez assis, me dit-il, je n'ai qu'une minute à vous donner.

Il parcourut la pièce du regard : — Ma foi! j'ai eu là une heureuse idée! un cabinet sombre et discret, un escalier noir... C'est cela, c'est bien cela.

J'entrevis, à ma grande joie, des confrontations mystérieuses.

Il leva la tête et regarda le plafond : — Qu'avais-je donc à vous dire? J'ai tant d'affaires que je m'embrouille.

Il plonge ses deux mains dans les poches de sa robe de chambre et demeura pensif. Puis se tournant vers Germain : — Que faites-vous ici? Sortez!

Germain, pour expliquer sa présence, montra son plumé et sortit.

Le duc qui l'avait suivi des yeux, revenant à moi :

— Défiez-vous des valets, monsieur, leur indiscretion seule égale leur malice ; — mais hâtons-nous, on m'attend en vingt endroits, — on me fait payer cher le don d'un génie assez inventif. Heureux qui est connu pour n'exceller que dans une des branches des connaissances humaines, on le laisse en repos, du moins pour ce qui ne rentre pas dans sa spécialité. Malheureusement ce cas n'est pas le mien. Je ne vous cacherai pas que ma tête est une véritable encyclopédie; je sais tout, j'ai tout vu, tout lu, rien ne m'est étranger; aussi vois-je se grouper autour de moi des clients sans nombre. Je ne saurais vous dire jusqu'où ils portent leurs obsessions : à celui-ci un conseil, à celui-là un renseignement, à cet autre un avis, une idée; que sais-je? Ainsi s'écoulaient mes heures, sans que j'en puisse consacrer une à mes propres affaires. — N'est-ce pas là une triste vie, monsieur? je vous le demande; mais, comme on dit, noblesse oblige.

Il fit un geste exprimant la fatigue et la résignation.

— Allons, allons, reprit-il en s'éventant avec son mouchoir, prenez une plume, j'ai un petit travail à vous faire faire.

A ces mots, je sentis comme une main gelée se glisser dans mes cheveux. La confiance que j'avais reprise dans mes talents s'évanouit de nouveau tout à coup.

Le duc tira de sa poche une lettre cachetée qu'il plaça devant moi. Elle était sans suscription.

— Écrivez, me dit-il à voix basse.

Je pris la plume taillée pour écrire en fin.

— A monsieur le comte de....., pair de France, rue....., numéro....., à Paris.

J'achevais d'écrire comme il achevait de dicter.

— Peste! dit-il, vous avez la main lestée.

Il reprit sa lettre, loua la beauté de mon écriture et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna, imprima aux rides de son front un mouvement ascendant et porta l'index de sa main droite à sa bouche, ce qui me fit connaître qu'il venait de m'associer à un secret.

Voilà qui est merveilleux! pensai-je on ne peut plus surpris; ce que c'est pourtant que la cour! Les choses en apparence les plus simples y ont une portée qu'on ne soupçonnerait pas. Sans ce petit signe, esprit épais que je suis, j'étais homme à parler de cette suscription comme d'un fait insignifiant, c'est-à-dire que je trébuchais dès le premier pas et que j'entraînais peut-être cet excellent duc dans ma ruine! Je puis dire que je l'ai échappé belle. Mais me voilà prévenu, je me ris des pièges et des chausse-trapes, je saurai désormais me tenir sur mes gardes.

Germain rentra. Il avait sans doute guetté la sortie du duc.

— Je viens achever mon ouvrage, dit-il.

Je ne lui répondis point, tout entier que j'étais à mes réflexions. D'après ce qui venait de se passer, il était clair que je n'avais plus à m'inquiéter de cette terrible épreuve, qu'on m'en tenait quitte et qu'on m'acceptait de confiance. — Ma foi! me dis-je tout bas, j'aime autant cela! Parlez-moi des gens de qualité pour les bons procédés et les manières courtoises! Un bourgeois eût été moins coulant, il m'eût mis sur la sellette, il m'eût accablé de questions et tiré, comme on dit, les vers du nez. Ces gens de peu ont l'esprit négatif et gendarme, le soupçon est leur élément, ils ne vous observent pas, ils vous épient. Les patriciens, au contraire, ont l'âme grande et ouverte, leur esprit est prompt et synthétique. Il n'a fallu qu'un coup d'œil à celui-ci pour me connaître à fond. On dit, il est vrai, que dans ses veines coule du sang royal!!! Je suis timide et la qualité m'impose; il s'en est aperçu et il m'a tenu compte de mon humilité. Un financier en eût ri dans sa barbe. Sauf cette adresse, écrite sous sa dictée, rien n'a pu l'éclairer sur mon savoir-faire; mais à l'insouciance vigoureuse que j'ai montrée dans cette escarmouche, il a de suite deviné de quel bois je me chauffe et quel riche fonds de ressources je porte en moi. Honneur à lui! Quant au puissant esprit d'induction qui lui fait voir tant de choses dans une bagatelle, je le lui envie encore plus que sa naissance et son rang. Dès aujourd'hui je me regarde comme faisant partie de sa maison, j'en suis heureux et je m'en fais gloire.

Cependant Germain, que ma taciturnité mettait à la torture, montrait tous les signes qui dénotent une violente démangeaison de parler. Je suis né bavard et expansif, je compris son tourment et j'en eus pitié.

— Voyons, lui demandai-je, qu'avez-vous à me dire?

Sa figure s'épanouit; il abaissa son éternel plumé, et prenant la parole :



— M. le duc, en sortant d'ici, avait l'air content et faisait le gros dos, je gage qu'il vous aura pris pour dupe.

— Pour dupe? comment cela? je ne vous comprends pas, expliquez-vous.

— Écoutez, je vais vous parler avec franchise, j'en ai eu l'idée dès hier, je ne sais quelle sottise défiance m'a retenu. Aujourd'hui mon penchant pour vous l'emporte sur ma prudence; vous pourriez faire fausse route si le caractère du patron ne vous était pas connu, je me suis mis en tête de vous le révéler.

— Vous le connaissez donc bien?

— Comme je connaissais celui de Bajazet.

— Et qu'était-ce que Bajazet?

— Un éléphant dont j'ai été deux ans le premier cornac.

— Oh! oh!

— Oui, monsieur. Allez, allez, c'est là un périlleux métier, et qui rend fièrement observateur. L'éléphant est sournois et vindicatif. On a dit qu'il s'affectionnait à son maître et qu'il adorait le soleil, chansons! il n'aime que lui, et il n'a jamais eu d'autre dieu que son ventre. Cependant Bajazet...

— Ah! s'il vous plaît, laissons là Bajazet et parlons de M. le duc.

— Vous avez raison. A tout seigneur tout honneur. Sachez donc que sa manie est de se croire indispensable. A l'entendre, rien n'irait bien sans lui. Il se croit propre à tout. Si quelque chose l'étonne, c'est de voir le soleil se lever, les enfants grandir, le monde aller sans qu'il leur vienne en aide. Je soupçonne qu'il vous aura mêlé à une de ces petites farces qu'il imagine journellement pour mettre les gens dans le cas de se former une haute idée de son importance et de sa sagacité.

Ces paroles me frappèrent. Cet homme est-il de bonne foi, me demandai-je; ou me l'aurait-on envoyé pour me faire jaser? Je le regardai derechef. C'était une figure longue et maigre, au nez proéminent et au menton de galoche. Sur ses lèvres minces et mobiles siégeaient le sarcasme et l'ironie. Autour de son œil gris, tout à la fois narquois et doux, se dessinait le cercle de la loquacité. En somme, une assez belle figure, moqueuse, mais point fausse, et pleine d'intelligence.

— Eh bien! me demanda-t-il quand je l'eus bien examiné, continuerai-je?

— Continuez.

— Ne comptez point sur le duc, outre qu'il est très-égoïste, comme il est sans talents...

— C'est trop fort, qu'en savez-vous?

— Dame! c'est ce que disent hautement, en se promenant dans nos salles, les autres chapeaux à plume blanche; ces messieurs ne daignent pas se défier de nous, ils nous jugent trop simples pour les comprendre.

— Je ferai mon profit de cette observation.

— Comme il est sans talents donc, et que, pour

cette raison, il ne peut rien obtenir qu'à titre gratuit, il n'use qu'à son profit et au profit des siens du crédit que lui donne l'affection du roi; mettez-vous bien dans l'esprit qu'il ne vous a pris à son service que pour qu'on le croie occupé, car il n'a rien à faire, les fonctions d'un chambellan se bornant à présenter, à l'occasion, un verre d'eau ou un bouillon à Sa Majesté. Quant à vous produire dans le monde, n'y comptez pas; son orgueil et la peur que vous veniez à parler de l'éternel loisir dans lequel vous allez végéter l'en empêcheront toujours; sans compter que cette même peur l'amènera un de ces jours à vous défendre de recevoir ici vos amis; en attendant, il ne parle plus que de son secrétaire; mon secrétaire par-ci, mon secrétaire par-là; demain tout Paris saura qu'il a un secrétaire, quelle joie! Votre vie dans cette soupente sera désormais celle d'un hibou dans son trou. — Et tenez, connaissant comme je la connais la bizarre humeur de M. le duc, je gagerais que vous ne le reverrez pas avant huit jours.

Ici le bruit d'une sonnette se fit entendre.

Germain fit de la tête un signe de bravade.

— Ah ça! lui dis-je, que vous a donc fait cet homme pour que vous en parliez avec si peu de ménagement?

— Rien, seulement nous serions des cloportes qu'il ne nous traiterait pas avec plus de dédain; il n'accorde une ombre d'estime qu'à ceux d'entre nous qui joignent à un corps massif de gros mollets et des mains énormes. Dame! cela irrite à la longue; qu'on tienne compte de la prestance, je le veux bien, mais il faut aussi tenir compte de l'esprit. L'empire que j'exerçais sur cet athée de Bajazet venait de la supériorité de mon intelligence, et non du volume de mes gras de jambes; il n'eût pas obéi à un sot, ce sot eût-il été un géant. Il avait ses idées comme M. le duc a les siennes. Du reste, vous comprendrez ma susceptibilité quand vous saurez que je n'ai pas toujours été valet; tel que vous me voyez, j'ai, dans mon enfance, mordu comme un autre aux déclinaisons; bien des gens qui tiennent le haut bout n'ont pas mon savoir, j'ai vu le monde et fait un peu de tout: j'ai été bedeau, écrivain public, maître d'école, et, sans mon goût pour la paresse...

La sonnette se fit encore entendre.

— Germain, voici la seconde fois que monsieur sonne, il a sans doute besoin de vous, allez vite.

Il se gratta la tête comme une personne qui se consulte.

— M'avez-vous entendu? dis-je un peu sèchement.

— Oui, monsieur.

— En ce cas, détaléz.

Il me jeta un regard de reproche et s'en alla.

Quand je fus seul: Si ce que ce bavard vient de me dire est vrai, pensai-je, il est clair que je me suis fourvoyé et que je n'ai plus qu'à souffler sur les lampions qui depuis hier illuminent les fêtes que me donne mon imagination. Adieu mes rêves dorés et les salons splendides, et dans l'escalier noir le froufrou du satin.



C'est en vain que, pour la recommander à la fortune, j'ai parfumé ma jeunesse de la poétique essence des roses du Latium, l'ingrate déesse la dédaigne. Des cimes rayonnantes où j'étais monté, il me faut redescendre dans l'ombre des sentiers bourgeois! O praticiens retirés, abondants en redites, adolescents qui récitez des fables, bons plaisants qui savez imiter le bourdonnement de la mouche, le baryton des bossus, le baragouin des Anglais! et vous, revêches Artémises, matrones à tabatières d'argent, parangons de chasteté, tourterelles incurables qui portez au cou la silhouette d'un homme à queue dans un médaillon, rendez-moi ma place au loto. A tes canaris, rentier, à tes poissons rouges, ou plutôt, comme dit Germain, hibou, à ton trou.

Je riais, mais c'était du bout des lèvres. Au fond je n'en sentais pas moins l'atteinte qu'on venait de porter à mes espérances.

La prédiction du menton de galoche s'accomplit, une semaine entière s'écoula sans que je revisse le patron. Le soir du huitième jour je me dis : Il m'avait bien prévenu que sa besogne n'était pas la mer à boire, mais qui diable se fût douté du sens qu'il attachait à ces paroles? Une autre fois je ferai en sorte de mieux interpréter le langage des cervelles encyclopédiques. Le plus curieux est que, pendant qu'il me laisse ainsi croupir dans l'inaction, il s'évertue probablement à me représenter comme un Briarée se démenant de ses cent mains pour l'expédition de ses affaires. La belle vie que je mène ici, et que c'était bien la peine de quitter pour elle nos folles danses sous les acacias à la double clarté des quinquets et des rayons de Phœbé la blonde! O brodequins pétulants, cambrure coquette, entraîné déloré des grâces émancipées, qu'êtes-vous devenus? Soit à jamais maudit le jour où pour la première fois j'ai mis le pied dans cette crypte! mais, après tout, je suis le maître d'en sortir, je n'adhère pas à ces murailles comme l'huitre au rocher; je ne suis pas une momie, nulle bandelette historiée d'hieroglyphes camphrés ne m'entrave; je me révolte à la fin. Qu'est-ce que je me proposais en aliénant ma liberté? De me produire dans le grand monde, d'éviter les ennuis d'une complète oisiveté, et d'attirer, s'il était possible, les regards de quelque jeune patricienne portant d'or ou de gueules avec des licornes pour support, car j'ai toujours eu du faible pour cet animal héraldique. — Ai-je atteint ce but? Évidemment non. Il me faut donc chercher ailleurs ce que je ne trouve point ici. C'est un parti pris : si dans vingt-quatre heures un autre avenir ne s'ouvre pas devant moi, je secoue à cette porte la poussière de mes sandales, j'abdique le velours d'Utrecht, et, sans me croire engagé par l'honneur que m'a fait cet homme en m'admettant à un de ses secrets (secret dont il a négligé de me donner la clef), je m'en retourne sous les acacias.

Je venais d'arrêter ce dessein dans ma tête, quand

un bruit de pas lourds et pressés se fit entendre sur l'escalier.

J'allai ouvrir ma porte pour qu'un peu de lumière vînt en aide au survenant.

— Prenez garde, dis-je, il fait sombre ici, vous pourriez vous casser le cou.

— Ah! oui, s'écria le duc, car c'était lui, il s'agit bien de cela! Place, laissez-moi passer!

Je m'effaçai par un à gauche, et il se précipita dans le cabinet avec l'impétuosité d'un cheval échappé. — Sa Majesté suppose sans doute que je suis de fer! On n'en a qu'à moi dans cette *royale boutique*, faites ceci, faites cela, allez par-ci, allez par-là! Eh, mon Dieu, je ne suis qu'un homme après tout, avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais être dans vingt endroits à la fois.

Il se démenait, il soufflait, je n'eusse jamais soupçonné tant de vie et de souplesse dans un corps en apparence si inerte; — je le suivais des yeux, immobile et debout. — Averti comme je l'étais par Germain et éclairé par mes propres remarques, il me sembla que tout ce bruit sonnait le creux. Je redoublai de sang-froid et attendis.

— Eh bien! me dit le duc impatienté de mon flegme, vous restez là planté comme un piquet, savez-vous ce qui vous pend à l'oreille?

— Non, monsieur le duc.

— Ah! vous n'êtes pas muet!... Il s'agit, monsieur, de quitter Paris; Paris, dis-je, votre berceau, je crois, et dans tous les cas le seul lieu du monde où vraisemblablement vous supposez qu'on puisse vivre. Oui, monsieur, nous allons en province. J'ai un château en Touraine, pour le visiter un congé du roi m'était nécessaire : — Je vous l'accorde, m'a dit Sa Majesté, seulement mettez-vous au courant de ce qui se passe là-bas; à votre retour, vous me rendrez compte de l'état des esprits et des besoins du pays. — Comprenez-vous, maintenant? de *touristes* nous voilà transformés en *commissaires*. Tirez vos carnets, hommes noirs, et prenez des notes; — sur mon âme, je crois rêver; de si plats détails imposés à un homme de ma sorte! c'est à en mourir de confusion. Les maires, les curés, les juges de paix, tous les nez rouges de la province, il nous faudra les visiter! A la vérité, on nous haranguera en patois et nous banqueterons assis sur des planches sous les arcs de triomphe de feuillage; mais pendant ce temps qui suggérera des idées à nos pauvres ministres, gens de rien pour la plupart, et qui s'entendent à gouverner comme à ramer des choux? Les Français se persuadent que le monde va tout seul, idiots! (*Il haussa les épaules.*) Le moteur se cache, mais il existe.

J'étais stupéfait d'étonnement.

— Oui! continua-t-il, tout roule sur moi, les petites choses comme les grandes. Le roi m'impose encore cette tâche; eh bien, soit, je serai infatigable, mon zèle sera à la hauteur de mon affection. — Quant à vous, mon-



sieur, soyez prêt à partir demain à dix heures, surtout mettez bien vos papiers en ordre, afin que nous n'ayons pas à courir après à notre retour ici. Adieu.

— De quels papiers veut-il donc me parler? me demandai-je quand il fut parti; il doit bien savoir que je n'ai céans que du papier blanc; se moque-t-il de moi, ou me prend-il pour un Huron? Il est fou, Germain l'a jugé avec indulgence en ne voyant en lui qu'un maniaque.

Je me recueillis et m'adressai cette question : — Le suivrai-je ou ne le suivrai-je pas? Je demeurai fort perplexe. Si je l'accompagne, c'en est fait de moi, une telle oisiveté n'est tolérable qu'à Paris, elle me plongerait dans le marasme partout ailleurs, et notamment à Tours, qu'on dit être une petite ville sans théâtres, illettrée, uniquement peuplée de gloutons et de pincemailles. — Si je ne le suis pas, on m'accusera d'ingratitude; ou bien l'on insinuera que, ne mesurant pas les talents qu'exige mon emploi, je l'ai quitté de peur qu'on ne me l'ôtât. — Ainsi, en lui faussant compagnie je me déconsidère, mais en l'accompagnant, j'attente sciemment à mes jours, car on meurt d'ennui; l'alternative vaut qu'on y songe. — Voyons, pesons bien les choses, et n'agissons pas à la légère : d'abord, je m'exagère peut-être le vide de la vie de province; il faut bien qu'elle ait quelque attrait pour que tant de gens la préfèrent à la nôtre; mon excellent père en sentait la douceur : — Oui, disait-il naïvement, j'aime la campagne, on y joue aux quilles; on y voit des canards, on s'y couche de bonne heure; il trouvait cela charmant. Il était de ces citadins aspirant à la houlette, âmes sylvestres aux instincts bucoliques. Peut-être m'a-t-il transmis le germe de ses goûts, germe que l'air des champs développera. — Ensuite, que ne dirait pas ce duc si je le plantais-là : — Ah! ces bourgeois, ces bourgeois, ils remuent ciel et terre pour s'implanter dans nos hôtels; en ont-ils franchi le seuil, tout service leur semble au-dessous de leur dignité; parlez-leur seulement de coller le vin, d'aider la livrée à rentrer le bois, la paille, aussitôt vous les voyez se roidir : fi! pour qui les prenez-vous? La reconnaissance leur est impossible, quoi que vous fassiez pour eux; si peu qu'ils fassent pour vous, vous demeurez leur redevable. En voici un que j'ai choisi entre mille, vous pensez qu'il aura reconnu cette faveur par une ombre de dévouement? Ah bien oui! une légère corvée lui a fait peur, il m'a abandonné. Il parlera avec tant de véhémence, que mes torts paraîtront évidents à ses amis. — Je ne veux pas qu'il en soit ainsi; je ne veux pas, même injustement, passer pour un ingrat; j'accompagnerai le duc. Plus heureux que lui, je n'ai point de répugnance pour les banquets en plein vent, et comme j'aime les choses à leur place, un nez rouge sur la face d'un marguillier n'a rien qui m'offusque; de plus, je sens qu'une réaction s'opère en moi en faveur de la vie champêtre : Vivent les quilles et les canards! va pour la Touraine, et adienne que pourra!

Ainsi, éternel jouet de mon humeur mobile, j'étais toujours prêt à m'insurger, toujours prêt à me soumettre.

Pendant le voyage, le duc se montra tout autre qu'aux Tuileries : il fut simple, naturel, bon. Je compris qu'il me regardait comme un homme sur lequel il pouvait compter, soit qu'il me crût sa dupe, soit qu'il pensât que j'entendais assez mes intérêts pour lui servir de compère. Quoi qu'il en fût, je me sentis touché de ses déférences pour moi. Je trouvai, contre mon attente, un esprit assez agréable sous cette épaisse enveloppe. Il racontait avec une sorte de nonchalance gracieuse, et les railleries que lui suggéraient mes éternelles exclamations sur la beauté des paysages qu'on découvre du haut des coteaux qui bordent la Loire étaient toutes marquées au coin du bon goût.

L'intime ami du roi fut accueilli partout avec de grandes démonstrations de respect apparent. On nous croyait investis d'une mission de confiance, et nous ne faisons rien, tant sans fallait, pour détruire cette opinion. On saluait en nous les glorieux élus chargés par Pharaon de peser les cœurs et d'inspecter les richesses de l'empire. — En ce temps-là, les fleurs de lis d'argent, décoration trop prodiguée pour être estimée, poussaient pour ainsi dire d'elles-mêmes sur l'elbeuf municipal comme les pissenlits dans les prés. Elles nous suivaient partout, mobiles et vacillant au soleil comme des papillons blancs. Le duc se montrait fier de ce cortège.

Notre entrée à la préfecture de Tours, au milieu d'une escorte poudreuse de centaures à trois cornes que nous fournit la maréchaussée, fut bruyante et triomphale. — Je passerai rapidement sur ses détails. — Le préfet, homme à visage large et froid, nous attendait au bas du perron; — c'était la première fois qu'il voyait le duc. Il le reçut avec solennité, ce qui contraignit ce dernier à se tenir lui-même sur la réserve. Mais après le dîner ces deux figures se détendirent; le préfet, devenu plus expansif, pria le duc de lui permettre de lui exprimer avec plus de chaleur qu'il n'avait encore osé le faire la profonde gratitude qu'il ressentait pour l'honneur qu'il lui avait fait en daignant prendre gîte chez lui. — Comment donc! s'écria le duc en lui serrant les mains avec effusion et en balbutiant je ne sais quel inintelligible compliment. Sur quoi le préfet, comme emporté par son enthousiasme et renonçant à se contemner davantage, se mit tout à coup à le bourrer de louanges si excessives, si outrées, si brutales, que le rouge en monta au visage de tous les assistants. Le duc seul essuya cette mitraille sans sourciller. — Au reste, et à cela près, il se montra toute cette journée suffisamment simple et uni; mais dès le lendemain (et ce fut pour ne plus les quitter) il reprit ses airs importants et ses manières fastueuses. A la façon dont il parlait au préfet la main dans le gilet, les reins cambrés, le nez haut, on n'eût jamais pensé qu'il était l'hôte de ce fonctionnaire, mais au contraire que ce fonctionnaire était le sien. Ce que voyant, les visiteurs se le tinrent pour



dit et n'eurent plus d'yeux que pour *Monseigneur*. Ce fut bientôt parmi eux, gens en place pour la plupart, à qui lui prodiguait les plus grandes marques de respect. Enivré de cet encens, le bonhomme nageait dans la joie, il jubilait, sa figure avait l'éclat d'une pivoine épanouie. Vous l'eussiez vu, traversant le salon avec la pesante majesté d'une oie grasse, saluer familièrement de la main des hôteaux poudrés qu'il n'avait jamais vus, ainsi que de vieilles dames que le bruit de sa venue avait fait descendre des tourelles ardoisées des châteaux voisins.

Cependant c'était toujours sur moi qu'il comptait pour les scènes d'apparat. Éprouvait-il le besoin de réveiller l'attention un moment détournée de sa personne, il se mettait à piétiner et à jeter de tous côtés un regard inquiet. — On tient partout compte des soucis des grands, et notamment dans les préfectures : — on se hâtait donc de lui demander avec intérêt la cause de cette agitation ; il faisait la sourde oreille et continuait son manège. Tout à coup il m'apercevait : alors il se jetait dans la foule en agitant ses bras comme un nageur, il se dirigeait vers moi, me saisissait par un bouton de l'habit, m'emmenait dans un coin d'un air affairé, se haussait sur ses pointes pour me parler à l'oreille, jetait autour de lui un regard défiant, et finissait par me demander très-bas si je me plaisais en Touraine, comment je me portais, si je savais quelque chose de nouveau, etc. Mon rôle consistait à l'écouter la face empreinte d'un flegme attentif et à hocher de temps en temps la tête en signe d'assentiment. L'effet de ces colloques était immense. La foule, trompée par cette apparence de mystère et redoutant de surprendre les secrets du haut Olympe, laissait par discrétion un large vide entre elle et nous, et quand, mettant fin à ses questions, le duc s'en retournait à sa place, les spectateurs, émus de ce qu'ils venaient de voir, en concluaient qu'il y avait sans doute *quelque anguille sous roche*. Le bruit s'en répandait, on ne parlait plus que de nous, et le bonheur du duc en était plus grand d'autant.

De mon côté, je n'avais pas non plus à me plaindre. Grâce à mon emploi, je n'étais pas un compagnon qu'on peut laisser à l'écart comme un ruminant. Aussi fus-je de toutes les fêtes, de toutes les parties, de toutes les chevauchées, — et moi aussi j'eus des flatteurs qui trouvèrent que j'avais un œil d'aigle et le front d'un penseur. Ils répétaient mes bons mots, et ils m'en prêtaient que je n'avais point dits. Mes rêves de la *soupe* se réalisèrent si bien, que je ne songeai plus au loto des douairières ; — dans l'opinion de tous, je pouvais tant de bien, je pouvais tant de mal, qu'il n'était pas jusques aux employés du plus haut rang qui ne me comblaient de prévenances. Le duc leur avait parlé de moi comme d'un *travailleur*. — C'est bel et bon, me disaient-ils, mais la santé avant tout ; vous avez déjà la mine d'un homme fatigué par le travail : ménagez-vous ; les veilles vous tueraient. Ils me parlaient

surtout de mon crédit et du plaisir que goûte un noble cœur à rendre service. A ces atteintes, je prenais un air peu avenant ; on comprenait que le moment d'exhiber le placet n'était pas venu, et j'acquiesçais par cette conduite la réputation d'un esprit à la fois ferme et madré.

Six jours se passèrent ainsi ; le septième, M. le duc me fit appeler dans sa chambre.

— Je pars pour mon château, me dit-il brusquement. J'y resterai probablement trois semaines ; je vous laisse ici, ayant besoin d'un œil dans cette *pétardière* : vous me comprenez?... Avez-vous vu comme je les ai remués ? Ah ! ils ne sont pas au bout ; — mais je n'ai pas le temps de vous en dire davantage (c'était son refrain habituel) ; le préfet, avec qui je me suis entendu, vous installera dans un lieu où vous serez, m'a-t-il dit, à l'abri des regards indiscrets, c'est ce qu'il nous faut.

Je le regardai en face ; il ne se démonta pas.

— Je vous recommande mes affaires, continua-t-il ; songez à l'arrière : de l'ordre, toujours de l'ordre, et de la ponctualité.

Il m'avait reçu sur sa porte ; ces paroles prononcées à très-haute voix, sans doute pour qu'elles fussent entendues de quelque habitant de l'hôtel, il me la ferma sur le nez.

— Allons, me dis-je, il est clair qu'il n'en veut pas démordre ; le jeu lui plait, il compte sur mon concours, et je sens que je le blesserais mortellement si je le lui refusais. Qu'il en soit donc selon son désir ; il est timbré, mais il est bon homme, et il ne sera pas dit que, pouvant lui être agréable sans y mettre beaucoup du mien, je n'en aurai pas saisi l'occasion.

J'allai passer un habit de visite et me rendis chez le préfet.

Ce magistrat, doué de beaucoup plus de finesse, ai-je besoin de le dire ? que ne semblait le comporter sa figure stagnante, n'avait nullement pris le duc au sérieux ; mais, en homme à qui sa position faisait un devoir de croire à l'infailibilité du jugement du roi, il s'était bien gardé d'en rien témoigner. Il me reçut avec bonté.

— Ma fille, me dit-il, habite un pavillon isolé dans le jardin ; c'est une demeure charmante ; je suis convenu avec M. le duc que vous l'occuperiez pendant son absence.

— Pourquoi déranger mademoiselle ?

— Oh ! que votre haute galanterie ne s'offusque pas pour si peu. En province, nous n'élevons pas nos enfants dans du coton. Ma fille est raisonnable, sans compter que, comme tous les siens, elle a le goût des changements de lieu. Sa pieuse mère ne pouvait tenir en place, ses deux grands-pères ont fait le tour du monde, et je suis né, moi, sous le catogan vagabond d'une comète. Vous voyez qu'il n'y a rien à craindre pour elle de ce déplacement.



Je sentais qu'il riait en dedans, tout en gardant un visage impassible.

Je lui répondis avec une gravité d'aussi bon aloi que la sienne :

— Vous êtes père!... du moment que vous êtes sans inquiétude, je dois bannir mes alarmes. Je n'ai point eu la chance de naître sous une comète, mais je n'en ai pas moins le sentiment du devoir. Seulement permettez-moi de vous demander pourquoi l'on m'isole ainsi?

— Belle question!

— Enfin!

— Et ces papiers, cachotier que vous êtes, ces terribles papiers qu'il vous importe tant de dérober à tous les yeux?

— Quels papiers?

— Ah! oui! quels papiers? Comme vous avez bien dit cela, et qui ne jurerait que vous ignorez ce que je veux dire! — Savez-vous que vous êtes un maître homme; votre puissance sur vous-même me confond. A votre place, j'entrerais dans la diplomatie; c'est là votre vocation, ou je ne m'y connais pas.

— Serait-ce M. le duc qui...

— Eh! sans doute... quel autre que lui, boutonné comme vous l'êtes, eût pu m'instruire de ces détails?

— Mais laissons cela. — Je voulais donc vous dire que ce pavillon est le seul lieu de cette maison où vous puissiez déposer vos écritures en toute sûreté. Je vous en remettrai la clef. — Je sais de plus, ajouta-t-il avec une inflexion légèrement railleuse, que vous avez des rédactions scabreuses et difficiles en diable à *coucher sur le velin* (il appuya sur ces derniers mots). Eh bien, là, personne n'ira vous troubler. Loin de tout regard humain, vous n'y aurez, comme Robinson dans son île, que Dieu pour témoin de vos faits et gestes. Dieu est un témoin discret. — J'ai juré de veiller sur vous, je tiendrai mon serment. Ils ne me connaissent guère, ceux qui en pourraient douter. Peste! savez-vous que, si vos secrets allaient se répandre et qu'on pût m'accuser d'être pour quelque chose dans un tel malheur, je ne m'en consolerais de ma vie?

Nos regards se rencontrèrent, et je vis le moment que nous allions tous les deux partir d'un éclat de rire, mais le manque de confiance réciproque nous retint.

— Je vois, lui dis-je, que toute résistance serait inutile.

— Certainement; ainsi brisons là-dessus. De l'heureux jour que vous serez mon hôte, ma table sera la vôtre, cela va sans dire. Bon gré, mal gré, j'y reçois d'emphatiques vilains devenus nobles sans l'intervention du roi et par la seule force de leur volonté. Leurs habiletés vous amuseront. — Mais à propos, M. le duc, qui se propose de vous écrire souvent, vous prie et à la rigueur vous enjoint de lui écrire tous les jours.

Ce dernier trait me parut un coup de maître. En effet, une correspondance si active, jointe à l'isolement dans lequel j'allais être relégué, devait donner

de notre mission une idée presque redoutable. — Il en est des fous comme des animaux, lesquels ont tous l'esprit de leur instinct; les fous ont celui de leur folie. On reste confondu de l'adresse qu'ils montrent souvent pour atteindre leur but. — Je me piquai au jeu; je n'avais rien à faire, je résolus de pousser cette mystification aussi loin qu'elle pourrait aller.

Je pris possession du pavillon le lendemain.

La fille du préfet comptait à peine dix-huit ans. Grande et d'une blancheur extrême, elle avait les yeux bleus, de longs cils noirs et d'épais cheveux blonds. A la fois svelte et pourvue d'embonpoint, tout en elle respirait le calme et la grâce. Elle avait dans la voix comme une sorte d'ébranlement qui imprégnait ses moindres paroles d'un accent de tendresse.

Sa chambre devint la mienne. En y entrant, je crus voir sur leurs escabeaux d'ébène les vierges sages se troubler et rougir à l'aspect de mes favoris gaulois.

LE COMTE D'ARPEMENTIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

## UNE DANSE DE BOHÉMIENS

### SUR LE PONT DU GARD.

Pour arriver dignement à Nîmes, cette ville romaine, prenons la route qui passe près du pont du Gard, ce débris du gigantesque aqueduc qui transportait les eaux dans toute la contrée. Les ruines sont toujours belles et saisissantes; elles parlent à l'homme un langage mélancolique et profond, mais elles nous frappent surtout lorsqu'elles nous apparaissent au milieu de quelque paysage solitaire, loin du bruit des cités modernes, qui distrairait la méditation qu'éveillent en nous ces grands vestiges du monde antique. C'est ainsi que le pont du Gard est doublement imposant par la hardiesse de son architecture et par les lieux pittoresques qui lui servent d'encadrement. Nous arrivâmes, par une belle matinée des premiers jours de septembre, en face de ce triple rang d'arcades qui s'élèvent jusqu'au ciel et se détachent sur son vif azur. Les eaux du Gardon, grossies par les pluies, coulaient au-dessous rapides et argentées. A l'est, le riant village de Remoulin se groupait à quelque distance. Au nord, aux dernières limites de l'horizon, nous découvrions le mont Ventoux se perdant dans les nuages; puis, sur des plans plus rapprochés, de petits vallons boisés, de jolies collines animées çà et là par de gracieuses maisons des champs. Au midi, la vue est bornée par la grande route qui conduit à Nîmes et qui se déroule comme une longue pièce de toile écru;



ensuite par des rochers moussus dont les flancs, creusés en cavernes, servent souvent d'abri à des troupes de bohémiens. Enfin, à l'ouest, est le pont de construction moderne, dominé par le pont ou plutôt par l'aqueduc antique; et, derrière ces grandes lignes d'architecture aérienne, des coteaux couverts de beaux arbres qui voilent à demi le vieux château de Fournaise, dont Louis XIII et Richelieu ont été les hôtes.

Nous nous assîmes au pied des rochers qui s'élèvent au midi, sur une espèce de plate-forme gazonnée qui descend jusqu'au lit du Gardon; de là le point de vue est admirable. Nous nous disposâmes à déjeuner sur l'herbe. D'autres voyageurs nous avaient précédés et prenaient déjà leur repas. C'était une famille de ces bohémiens qui vont errants sur tout le globe, race étrange dont l'origine se perd dans l'obscurité des âges. Notre approche n'eut pas l'air d'effaroucher la petite bande vagabonde, que semblait présider un vieillard à barbe et à chevelure blanches, couvert d'un long manteau de toile blanche assujéti au cou par une agrafe de bois sculptée au couteau. Un homme de quarante ans, qui paraissait son fils, était assis près de lui : grand, robuste, il était vêtu d'une chemise de toile bleue et d'un pantalon de même étoffe et de même couleur; sa tête, au teint olivâtre, aux yeux noirs, aux cheveux bruns et touffus, était couronnée d'un long bonnet de laine à zones rouges, vertes et bleues. A ses côtés une femme, à peu près du même âge que lui, allaitait un enfant. Quoique flétris, les traits de cette femme étaient encore expressifs et réguliers; elle avait les yeux pleins de feu et les dents d'une éblouissante blancheur. Pour toute coiffure, elle portait, penché sur son front et laissant à découvert ses cheveux déjà grisonnants, un de ces larges chapeaux de feutre noir à petite calotte que les belles Arlésiennes posent inclinés par-dessus leur coiffe. Enfin auprès d'elle se tenaient un jeune garçon et une jeune fille de quatorze à quinze ans, bien faits, élancés, agiles, au visage mobile, à l'œil doux et vif, véritables types de bohémiens, habillés de clinquants et d'oripeaux.

Ces deux enfants fermaient le cercle de l'errante famille autour d'une marmite de fer où chacun puisait tour à tour avec une longue fourchette d'étain des tronçons de viande noire dont le parfum épicé s'exhalait jusqu'à nous. Quand leur repas fut terminé, le frère et la sœur se levèrent les premiers; ils firent claquer leur langue en mesure, comme un bruit de castagnettes, et leurs pieds légers, sautillant sur le gazon, semblèrent préluder à une danse. Mais tout à coup ils nous regardèrent, et, comme si notre présence les avait intimidés, ils allèrent se rasseoir auprès de leur mère. Comprenant leur hésitation, je me levai, je marchai vers la famille, et, m'adressant à la mère en patois languedocien, je lui dis que nous aurions un grand plaisir à voir danser ses enfants.

— Je le crois bien, me répondit-elle en fixant sur moi un regard vif et plein d'orgueil, surtout s'ils vous

régalaien de la danse qu'ils ont dansée hier devant des Anglais !

— Et pourquoi ne le feraient-ils pas ? lui dis-je.

— Ah ! c'est que cela coûte cher ! dit le vieillard, trahissant la rapacité de sa tribu.

Je jetai quelques pièces de monnaie sur la jupe de la mère ; elle parut satisfaite.

— Allons, Zimbo et Minolitta, dit-elle à ses enfants, montez sur l'arche et dansez votre ronde.

— Il nous faut une écharpe, répliqua la jeune fille.

Je détachai de mon cou une écharpe de voyage en soie rouge, et je la présentai à la petite bohémienne. Elle la prit par un bout, son frère par l'autre, et, recommençant à faire claquer leur langue en mesure, ils s'élancèrent en dansant vers l'aqueduc romain.

— Prends ton instrument et suis-les, dit la mère à son mari.

Le père se leva, secoua son long bonnet, et alla chercher dans un grand sac de cuir un vieux tambour de basque; puis il marcha sur les pas de ses enfants, mais d'un pas moins rapide. Qu'allaient-ils faire ? Nous les suivions du regard avec curiosité.

Le frère et la sœur gravirent comme de jeunes chèvres jusqu'au second rang d'arcades de l'aqueduc romain, tantôt se frayant une route à travers les pierres brisées, tantôt se suspendant aux arbustes qui croissent entre leurs joints. Quand ils furent parvenus sous l'arceau aérien qui forme le milieu de l'édifice, ils s'arrêtèrent, et se posèrent gracieusement en agitant leur écharpe dans l'air. Leur père les rejoignit bientôt; il s'assit sous l'arceau voisin, et préluda quelques accords sur son tambour de basque. A ce son, les deux petits bohémiens se levèrent sur la pointe des pieds, leur langue et les doigts de leur main gauche claquèrent à l'unisson, tandis que de leur main droite ils faisaient flotter au-dessus de leur tête l'écharpe écarlate. Les paillettes de la jupe bleue de la jeune fille, les galons de cuivre du pantalon pourpre de son frère scintillaient au soleil; le bleu vif du ciel formait le fond de ce tableau; l'arche suspendue du pont romain lui servait de cadre, et, à deux cents pieds du sol, ces rejets hardis d'une race aventureuse exécutaient, entre deux précipices, sur une dalle large de quatre à cinq pieds, une danse rapide et tournoyante qui à chaque instant pouvait leur donner le vertige et les lancer dans l'abîme. Vu à distance, ce spectacle était vraiment effrayant, car l'étroit espace où les jeunes bohémiens dansaient avec tant de souplesse et de dextérité ne paraissait guère plus large à l'œil qu'une corde tendue. Aux mouvements pressés du tambour, les pas des danseurs devinrent durant un instant si vifs, si vertigineux, qu'enivrés par la danse ils paraissaient oublier tout danger et dansaient là comme dans une vaste prairie. Tout à coup la jeune fille, après quelques tours de valse rapide, se suspendant d'une main à l'écharpe que soutenait son frère, détacha de l'autre quelques fleurs posées dans ses cheveux, elle les jeta du côté où



nous étions assis, et secoua la tête comme pour nous saluer; en cet instant tout son corps dépassait les bords de l'arche de pierre : je laissai échapper un cri, et je fermai les yeux.

— Quoi! ne craignez-vous rien pour vos enfants? dis-je à la mère en lui saisissant le bras.

— Rien, reprit-elle froidement, je connais leur sort : ils ne mourront pas d'une chute!

— Et qui vous a si bien instruite? répliquai-je.

— J'ai lu là-haut et dans leur main! dit-elle avec autorité.

La danse était finie; le père et les enfants revenaient vers nous; la bohémienne continuait :

— Je puis lire aussi dans la vôtre, et vous dire votre destinée.

Elle voulut s'emparer de ma main; je souris.

— Vous êtes incrédule, reprit-elle, eh bien, essayons!

— Non, lui dis-je d'un ton plus sérieux; je ne crois pas que personne puisse dérober à Dieu la connaissance de l'avenir; mais, en fût-il autrement, hélas! ma chère femme, l'avenir ne nous garde pas assez de bonheur pour que je sois tentée de le connaître; il est un proverbe triste et vrai : *Chaque jour porte sa peine!* Eh! si tous les jours de notre vie nous étaients à l'avance connus, aurions-nous jamais la force d'en supporter le fardeau?

La bohémienne m'écoutait attentivement; je poursuivis :

— Si, enfants, au lieu des riantes illusions qui nous attirent à la vie, nous étions tout à coup frappées du tableau des souffrances, des déceptions, des douleurs morales et physiques qui sont le lot de la femme ici-bas, pauvre mère, je vous le demande, aurions-nous la force de vivre, de nous dévouer et de nous résigner enfin?

La bohémienne parut réfléchir; mais, après une minute de silence, elle posa sur le gazon son nourrisson endormi, fit deux ou trois bonds, et me dit gaiement :

— Je n'aime pas à penser, ça m'attriste : faites comme moi; j'aurais pu tout de même vous prédire un beau sort, ça vous aurait donné courage.

— Merci, lui répondis-je tristement, ma destinée est faite.

Puis je lui dis adieu, non sans envier un peu cette sauvage indépendance, cette insouciance de la pauvreté et de la vie errante.

En ce moment le soleil penchait vers l'occident, et jetait ses reflets de pourpre à travers le triple rang d'arcades du pont du Gard; on eût dit un pont infernal suspendu sur un fleuve de feu. Je saluai une dernière fois ce merveilleux monument que tant de générations ont salué, et, m'arrachant malgré moi à cet imposant spectacle, je remontai en voiture et repris la route de Nîmes.

A la lueur d'un pur crépuscule, nous vîmes, après deux heures de course rapide, apparaître à l'horizon,

vers l'ouest, la belle tour romaine, la *Tour Magne*, qui de nos jours encore peut être appelée un phare, puisqu'elle annonce la cité au voyageur qui s'approche.

MADAME LOUISE COLET.

## POÉSIES.

### A MADAME L. C.

Quoi! vous vous étonnez, madame,  
Que ma muse n'ait point encor  
Célébré vos regards de flamme,  
Vos bras blancs et vos cheveux d'or?

Sans qu'elle craigne ou qu'elle doute,  
Ma muse peut donner son chant  
A ces femmes que, sur la route,  
Vous passez du front en marchant!

Mais votre tête, couronnée  
Par le génie et la beauté,  
Porte sa fière destinée  
Comme une double royauté!

Sœur des Muses et sœur des Grâces,  
Dans les rythmes mélodieux  
Vous glissez, laissant sur vos traces  
Ce parfum qui trahit les dieux!

Et devant l'image sereine,  
Retenant l'hymne qui sortait,  
Le poète admire, et se tait!...  
On ne touche pas à la reine!

LOUIS BOUILHET.

### A MA FILLE.

#### SONNET.

Tu t'élèves et je m'efface,  
Tu brilles et je m'obscurcis,  
Tu fleuris, ma jeunesse passe :  
L'amour nous regarde indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,  
Laisse-moi langueurs et soucis;  
Sois heureuse, enfant, prends ma place,  
Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime;  
Ton destin, c'est mon destin même :  
Vivre en toi, c'est vivre toujours!

Succède à ta mère ravie;  
Pour les ajouter à ta vie,  
O mon sang! prends mes derniers jours.

MADAME LOUISE COLET.



## A MADAME \*\*\*.

VERS INÉDITS.

Vous avez, madame, une grâce exquise,  
Une douceur noble, un bel enjouement,  
Un profil céleste, un bonnet charmant,  
L'air d'une déesse et d'une marquise.

Vos discours piquants, fiers et singuliers,  
Dignes des Circés, dignes des Armides,  
Font lever les yeux même aux plus timides  
Et baisser le ton aux plus familiers.

La nuit, quand je vois sur les sombres voiles  
Les étoiles d'or, mon cœur songe à vous;  
Le jour, jeune belle aux regards si doux,  
Lorsque je vous vois, je songe aux étoiles.

VICTOR HUGO (1845).

## A MADAME M. B.

VERS INÉDITS.

A franchir les sentiers d'une vie inégale,  
Le ciel ne peut vouloir vous aider à demi;  
Vous joignez aux vertus que prêche la fourmi  
Les plus doux chants de la cigale.

BÉRANGER.

## LA COUPE.

Prends ce bloc d'argent, adroit ciseleur,  
N'en fais point surtout d'arme belliqueuse,  
Mais bien une coupe élargie et creuse  
Où le vin ruisselle et semble meilleur.  
Ne grave à l'entour Bouvier ni Pléiades,  
Mais le chœur joyeux des belles Ménades  
Et l'or des raisins chers à l'œil ravi;  
Et la verte vigne, et la cuve ronde  
Où les vendangeurs foulent à l'envi  
De leurs pieds pourprés la grappe féconde.  
Que j'y voie encore Evoë vainqueur,  
Aphrodite, Eros et les Hyménées,  
Et, sous les grands bois, les vierges menées  
La verveine au front et l'amour au cœur.

LECONTE DE LISLE.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON. — Reprise de *l'Honneur et l'Argent*. Débuts de M. Berton. — VARIÉTÉS. — PALAIS-ROYAL. Sainville.

Il y aurait une histoire curieuse à faire, celle des succès dramatiques généralement suivis de l'oubli le plus radical, ou, tout au moins, de l'indifférence la plus inaltérable. Ce n'est pas que nous prétendions que

ce relevé de faits dût en aucune façon éclairer l'esprit public et le ramener à un sens plus droit des œuvres de théâtre. Dieu nous garde de jamais croire à un tel miracle; mais les preuves d'une opinion arrêtée sont toujours bonnes à donner.

Refuser toutes portions de talent à M. Ponsard serait injuste. M. Ponsard a écrit *Lucrèce*, qui ne manque ni de vigueur ni d'originalité : vigueur empruntée pour la langue tantôt à Corneille et tantôt à V. Hugo, originalité due à une exacte traduction de Tite-Live; mais réelles après tout et dignes d'éveiller l'attention. Depuis *Lucrèce*, M. Ponsard a continuellement erré. *Agnès de Méranie*, outre l'ennui intolérable qu'elle comportait, n'est ni une tragédie ni un drame. Tout y est manqué : mœurs, caractères, passions. — *Charlotte Corday* est une série de monologues et d'appréciations banales des hommes et des faits révolutionnaires. — *Ulysse* a été la plus déplorable tentative de l'auteur. Empruntée à l'*Olyssée*, et s'inspirant d'Euripide, confondant les époques, travestissant les types, elle méritait de réussir, et nous ne savons pourquoi elle est tombée.

Enfin la comédie de *l'Honneur et l'Argent*, refusée aux Français, acclamée à l'Odéon, est venue clore jusqu'ici la série des œuvres de M. Ponsard. L'enthousiasme illimité de ses amis a porté aux nues cette honnête conception que les ouvreuses de loges ont comprise dès la première audition. Le succès en a été très-grand, les profits en ont été superbes, bien que peu durables, dit-on, et l'auteur, sacré et décoré, a dû se féliciter à juste titre. La reprise de *l'Honneur et l'Argent* vient de sanctionner ce triomphe peu comique. C'est un succès qui passe de l'état aigu à l'état chronique. N'en parlons plus.

M. Berton vient enfin de débiter au Gymnase dans le rôle créé par Bressant dans *Diane de Lys*. Cet artiste est très-distingué de sa personne et bon comédien; il a fait preuve de beaucoup de chaleur, de sensibilité et d'énergie. C'est une excellente acquisition pour le théâtre Bonne-Nouvelle, qui sans lui restait privé d'amoureux, et conséquemment de son public ordinaire.

Cinq tableaux d'une revue annuelle aux Variétés. Voir toutes les revues passées et ne pas assister aux revues futures.

Le théâtre du Palais-Royal vient de faire une grande perte : Sainville est mort, et avec lui sa verve et sa bonhomie incomparables. Qui le remplacera? C'était un excellent comédien, un caractère, un type. Bien que d'une originalité peu variée, il était très-gai et très-aimé; et cet homme qui a tant ri et tant fait rire est mort après une lente et cruelle agonie : de sorte que pour unique contraste à sa vie nous n'avons que sa mort.

LÉOPOLD DANJEAU.